VAILLE QUE VIVRE (BARBARA)

ENTRETIEN AVEC JULIETTE BINOCHE ET ALEXANDRE THARAUD

Quels souvenirs avez-vous de Barbara ?

Juliette Binoche : La scène était un lieu de communion avec Barbara, étrange opération qu'elle savait mener du bout des doigts. Après le spectacle, je me souviens, nous avions attendu peut-être une heure dans la longue file pour la saluer un à un, arrivé dans sa loge, elle s'est précipitée sur moi comme un papillon, et ses bras m'ont entourés comme du bon pain. Elle était libre, directe, amoureuse de la vie et virevoltante. Plus tard, j'ai écrit une courte lettre quelques mois avant sa disparition, je voulais être sûre qu'elle sache à quel point sa voix, ses chansons, sa présence m'avaient accompagnée et émue. Elle m'a répondu, je garde sa carte précieuse comme un talisman.
Alexandre Tharaud : Jusqu'à mes dix-sept ans, je l'écoutais des heures, la nuit, dans mon walkman d'adolescent. En 1987 s'est produite la véritable rencontre, au Théâtre du Châtelet. Son entrée en scène, de profil, le mouvement de nuque, comme un éclair, et son regard sombre, perçant. J'étais foudroyé. Elle s'est avancée vers nous, vers moi, a touché juste, là, au fond de mon ventre, et s'y est installée pour la vie. Une telle présence, même depuis la scène, peut changer une vie, j'en suis témoin. J'y retournai tant de fois, au Châtelet, à Mogador, en tournée. Toujours ce fut une leçon. Un pianiste cherche sa vie entière à s'approcher de la voix humaine, sans cesse il tente de l'imiter, à travers son instrument mécanique, de feutre, de bois, de métal. Les chanteurs sont nos maîtres. Barbara m'a appris à gérer une phrase musicale, à vivre la scène pleinement, à se protéger pour mieux s'offrir. Les dernières années, sa voix s'éteignait peu à peu. Cependant, elle contournait les obstacles, passait par-dessus, par-dessous, se jouait des tessitures. Malgré la fatigue, Barbara restait tout entière. Peut-être est-ce là son plus bel héritage. Ne rien cacher, mettre tout sur table, jusqu'à sa peau. Nos failles sont aussi notre identité, notre chance.

Comment ce projet est-il né ?

J.B. : Il est né du désir d'Alexandre. De son intuition. De son oreille. Maintenant ce projet s'enracine de notre rencontre. Nous ne savons pas encore où il ira, mais nous savons où il prend ses liens ; il est né là où Barbara nous a laissés. Nous avons tous un rapport privilégié et personnel avec son œuvre. Il n'y a pas deux Barbara, il y en a des milliers.
A.T. : J'ai rencontré le producteur Olivier Gluzman en préparant mon album d'hommage à Barbara – dont il est lui aussi un fervent admirateur. Au cours de nos conversations, je lui ai soufflé l'idée de faire entendre ses textes. Au départ, je ne songeais ni à moi, ni à la présence du piano. Son enthousiasme m'a convaincu de participer à cette passionnante aventure.

Comment avez-vous rencontré Alexandre Tharaud ? Quel musicien est-il selon vous ?

J.B. : Il a la modestie des grands. C'est l'œuvre et sa sensibilité qui le guident. Il sait se mettre au service et faire jouer la transparence dont parle si bien Barbara. J'ai l'impression d'avoir rencontré mon frère.

Comment avez-vous rencontré Juliette Binoche ? Quel comédienne est-elle selon vous ?

A.T : Nous nous sommes découverts à l'évocation de ce projet, nos deux parcours avec Barbara ont dialogué, et l'amitié est née, dans l'évidence. Patiemment, nous avons parcouru l'intégralité des textes – chansons, mémoires, textes de programmes, interviews. Une lecture douce, lente, exigeante et essentielle. Ce partage, autant que notre manque de Barbara, nous a naturellement rapprochés. Dans cette intimité, les textes des chansons ont pris une hauteur que je ne pouvais imaginer. Juliette les incarne avec une simplicité désarmante. Au-delà de l'immense comédienne, il y a en elle une dimension vertigineuse, faite d'insolence et de générosité d'attention, qui fait immédiatement écho à l'extrême sensibilité de Barbara.

Comment avez-vous choisi les textes et les musiques de ce spectacle ? Quelle histoire allez-vous raconter avec ?

J.B. : Il y a les incontournables, mais il y en a beaucoup… Il y a les chansons d'amoureuse, les chansons de l'enfance, les chansons de l'espoir désespéré, les chansons volages, elles sont toutes vraies. Barbara était contraste, dans les lumières, dans les humeurs. Je ne suis pas chanteuse, ni Alexandre, mais elle nous a réunis. Le manque de sa voix fera partie du spectacle.

A.T. : Notre propre histoire. Le 24 novembre 1997, Barbara nous laissait dans un long silence. Ce spectacle est né de ce silence. Se sont imposés d'eux-mêmes les textes et les musiques dont nous nous sentons les plus proches. Je me souviens de l'enterrement, le 27 novembre. Après le départ des stars et des caméras, nous sommes restés, entre fans, autour de la tombe, et nous avons chanté une bonne partie de la journée. *Dis, quand reviendras-tu ?*, *Une petite cantate*... Pas de tristesse, mais un immense bouleversement. Ce jour-là, j'ai réalisé combien Barbara vivrait désormais dans nos cœurs et nos voix.

Que vous inspirent les musiques sur lesquelles les chansons de Barbara ont été créées ? Sur quel mode allez-vous les adapter, les orchestrer ?

A.T. : Il arrivait à Barbara de travailler ses musiques des années avant de les enregistrer. Elles semblent simples mais en les explorant plus attentivement, on y découvre un véritable travail d'orfèvre. Je les joue souvent ; sans les mots, et en trois notes, elles créent tout un univers. Dans ce cas, je ne crois pas aux orchestrations, trop lourdes. Barbara ne s'accompagnait que de très peu de musiciens, une économie de sons pour rejoindre pleinement le sens. Je pense à la phrase de Miles Davis : « Pourquoi toutes ces notes, alors qu'il suffit de jouer les plus belles ? » Dans *Vaille que vivre*, je privilégie le minimalisme, car c'est dans le dénuement que Barbara se livre le mieux. Du bout des doigts…

Le titre du spectacle est tiré du refrain de la chanson *Le Mal de vivre*. Que vous semblait-il dire de Barbara ou de notre époque ?

J.B. : Les derniers mots que Gérard Depardieu nous faisait partager l'hiver dernier à la fin de son spectacle, en remerciant Barbara « de ses mots qui consolent », m'ont fait vraiment prendre conscience qu'elle a su se mettre à nu, elle a su nous aider à vivre avec ce face-à-face courageux qu'elle a eu avec elle-même. Quand, à la fin de son livre inachevé *Il était un piano noir,* elle écrit : « Mais, malgré mon isolement, malgré ce long deuil que je venais de commencer, au terme de ma belle et intense vie de nomade, j'étais une femme heureuse », elle nous confie que ce bonheur, elle l'a gagné. Ses ombres sont devenues lumière, ses velours noirs sont devenus soleils. *Vaille que vivre* est cette émergence au fond du noir le plus intense.

A.T. : Rester debout.

Propos recueillis par Francis Cossu